

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Bertrand et Raton, ou l'art de conspirer

Scribe, Eugène

Genève, 1834

Scène XI [IX]

[urn:nbn:de:bsz:31-90297](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90297)

CHRISTINE.

Rassurez-vous, mon père ; je sais que l'idée seule d'une mésalliance ferait le malheur de votre vie, et, je vous le promets, ce n'est pas vous qui serez malheureux !

FALKENSKIELD *prend la main de sa fille, puis, après un instant de silence, lui dit :*

Voilà le courage que je te voulais... Je te laisse... je t'excuserai près de ces messieurs ; je leur dirai que tu es souffrante, indisposée, et je crains que ce ne soit la vérité ; reste là dans ton appartement, et quoi qu'il arrive ce soir, quelque bruit que tu puisses entendre, garde-toi d'en sortir... Adieu.

Il sort.

SCENE VIII.

CHRISTINE, *seule, laissant éclater ses larmes.*

Ah!.. il est parti!.. je peux enfin pleurer!.. pauvre Eric, tant de dévouement, tant d'amour, c'est ainsi qu'il en sera récompensé... l'oublier! et pour qui? mon Dieu! que le ciel est injuste! pourquoi ne lui a-t-il pas donné le rang et la naissance dont il était digne! alors il m'eût été permis d'aimer les vertus qui brillent en lui, alors on eût approuvé mon choix... tandis que maintenant y penser est un crime!... mais ce jour du moins m'appartient encore, je ne me suis pas donnée, je suis libre, et puisque je ne dois plus le revoir...

SCENE XI.

CHRISTINE, ÉRIC, *enveloppé d'un manteau et entrant par la porte à droite.*

ÉRIC, *entrant vivement.*

Ils ont perdu mes traces.

CHRISTINE.

O ciel!

ÉRIC, *se retournant.*

Ah! Christine!

CHRISTINE.

Qui vous amène? d'où vous vient tant d'audace? et de quel droit, monsieur, osez-vous pénétrer jusqu'ici?

ÉRIC.

Pardon! pardon mille fois!.. tout à l'heure, au moment où, couvert de ce manteau, je me glissais dans l'hôtel, des gens que je ne crois pas être de la maison se sont élancés sur moi, je me suis dégagé de leurs mains, et connaissant mieux qu'eux les détours de cet hôtel, je suis arrivé jusqu'à cet escalier d'où je n'ai plus entendu le bruit de leurs pas.

CHRISTINE.

Mais dans quel dessein vous introduire ainsi dans la maison de mon père, pourquoi ce mystère? ce manteau... ces armes que j'aperçois? parlez, monsieur, je le veux... je l'exige!

ÉRIC.

Demain je pars; le régiment où je sers quitte le Danemarck... J'ai adressé à M. de Gœlher un billet qui demandait une prompte réponse, et comme elle n'arrivait pas, je suis venu la chercher.

CHRISTINE.

O ciel!.. un défi... j'en suis sûre! le délire vous égare! vous allez vous perdre!

ÉRIC.

Qu'importe! si j'empêche votre mariage! Je ne connais que ce moyen, je n'en ai pas d'autre.

CHRISTINE.

Eric!.. si j'ai sur vous quelque pouvoir, vous ne repousserez pas ma prière, vous renoncerez à votre projet, vous n'irez pas insulter M. de Gœlher et provoquer un éclat terrible pour vous... et pour moi, monsieur!.. oui, c'est ma réputation que je vous confie, que je remets sous la sauvegarde de votre honneur... Ai-je tort d'y compter!

ÉRIC.

Ah ! que me demandez-vous ?.. de vous sacrifier tout.. jusqu'à ma vengeance... et vous seriez à un autre, vous appartenez à celui que j'aurais épargné...

CHRISTINE.

Non... je vous le jure !

ÉRIC.

Que dites-vous ?

CHRISTINE.

Que si vous vous rendez à mes prières, je refuserai ce mariage, je resterai libre ; je veux l'être... oui, je vous le jure ici, je n'appartiendrai ni à M. de Gœlher ni à vous.

ÉRIC.

Christine !

CHRISTINE.

Vous connaissez maintenant tout ce qui se passe dans mon cœur ; nous ne nous verrons plus, nous serons séparés ; mais vous saurez du moins que vous n'êtes pas seul à souffrir, et que ne pouvant être à vous, je ne serai à personne.

ÉRIC, *avec joie.*

Ah ! je ne puis y croire encore.

CHRISTINE.

Partez maintenant... depuis trop long-temps déjà vous êtes en ces lieux ; n'exposez pas les seuls biens qui me restent, mon honneur, ma réputation ; je n'ai plus que ceux-là, et s'il fallait les perdre ou les voir compromis... j'aimerais mieux mourir !

ÉRIC.

Et moi, plutôt perdre la vie que de vous exposer au moindre soupçon ; ne craignez rien, je m'éloigne. (*Il ouvre la porte à droite par laquelle il est entré.*) O ciel ! il y a des soldats au bas de cet escalier.

CHRISTINE.

Des soldats !

ÉRIC, *montrant la porte du fond.*

Mais par ici du moins...

CHRISTINE, *le retenant.*

Non pas... entendez-vous ce bruit? (*Écoutant près de la porte du fond.*) On monte... c'est la voix de mon père... plusieurs voix lui répondent... ils viennent tous... et si l'on vous trouve ici, seul avec moi, je suis perdue!

ÉRIC.

Perdue!... oh non! je vous en réponds aux dépens de mes jours! (*Montrant la porte à gauche.*) Là.

Il s'y précipite.

CHRISTINE.

O ciel! mon appartement!

La porte s'est refermée, Christine entend monter par la porte du fond, elle s'élançe vers la table à gauche, y prend un livre et s'assied.

SCÈNE X.

CHRISTINE, GËLHER, FALKENSKIELD, KOLLER, *un peu au fond, avec quelques soldats*, RANTZAU, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES, DES SOLDATS *qui restent au fond, en dehors.*

FALKENSKIELD.

Cet endroit de l'hôtel est le seul qu'on n'ait pas visité; ils ne peuvent être qu'ici.

CHRISTINE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il?

GËLHER.

Un complot tramé contre nous.

FALKENSKIELD.

Et dont je voulais t'éviter la connaissance; un homme s'est introduit dans l'hôtel.